

**Rapport de soutenance en vue de l'obtention
du Doctorat en Sciences du Langage de l'Université Paris 8
et du Doctorat de Lettres et Philologie romanes de l'Université de Pérouse
de Mademoiselle Claudia Savina BIANCHINI**

Titre de la thèse : *Analyse métalinguistique de l'émergence d'un système d'écriture des Langues des Signes : SignWriting et son application à la Langue des Signes Italienne (LIS).*

Date et lieu : le mardi 18 septembre 2012 à l'UPS-CNRS Pouchet (59 rue Pouchet, Paris 17^{ème}), salle des conférences.

La soutenance fait l'objet d'une interprétation LS(F)-français.

Composition du jury :

Mme Margherita CASTELLI, professeur à l'Université Paris Descartes, Directrice

M. Christian CUXAC, professeur à l'Université Paris 8, Directeur

M. Dominique BOUTET, maître de conférences à l'Université Evry Val d'Essonne, co-directeur

M. Antonio PERRI, professeur associé à l'Université de Naples, rapporteur

Mme Brigitte GARCIA, professeur à l'Université Paris 8, Présidente

M. Alessio DI RENZO, collaborateur technique de recherche au LLISS/SLDS (ISTC-CNR Rome), expert LIS et *SignWriting*.

La présidente du jury, Brigitte GARCIA (BG), ouvre la séance à 10 heures. Elle rappelle que la thèse présentée est une thèse réalisée en cotutelle entre l'Université Paris 8-Vincennes Saint-Denis (Ecole Doctorale *Cognition, Langage et Interaction*) et l'Université de Pérouse (Universita Degli Studi Di Perugia, Italie). Après avoir présenté les membres du jury et annoncé l'ordre des interventions, elle donne la parole à la candidate, Claudia Savina BIANCHINI (CSB).

Conformément à ce que requiert la soutenance d'une thèse en co-tutelle, CSB expose tout d'abord son travail en français durant 30 minutes puis en propose une synthèse de 5 minutes en italien.

La présidente donne alors la parole à Margherita CASTELLI (MC), directrice de la thèse du côté italien. MC tient en tout premier lieu à rappeler Elena Antinoro Pizzuto qui a été la vraie inspiratrice de la thèse de CSB et qui a apporté, selon elle, la plus grande contribution à la thèse de la candidate, en termes d'idées, de suggestions et de capacités techniques. MC regrette l'absence d'Elena Pizzuto, qui nous a quittés il y a deux ans, car sa contribution aurait permis de donner toute la mesure du travail de recherche effectué par CSB.

MC souligne que son propre rôle s'est limité à celui d'une spécialiste de la multimodalité dans la communication, et de l'analyse des processus cognitifs. Pour cette raison, sa contribution a porté surtout sur les thèmes linguistiques et psycholinguistiques et sur les questions théoriques liées au rapport entre oralité, écriture et capacité d'utiliser de manière « réfléchi » la compétence linguistique et communicative. MC trouve très opportun que dans son travail, CSB illustre de manière claire l'histoire de ses recherches pendant cinq ans. Sans une explication de toutes les étapes, il aurait été difficile, pour le lecteur, de comprendre les choix méthodologiques et les changements de parcours qui ont permis de délimiter de manière précise les buts de sa thèse, ainsi que ses contenus, et de parvenir à des résultats intéressants.



MC fait remarquer que le volumineux ouvrage et l'annexe qui le complète forment un système où « tout se tient », qui revêt un véritable intérêt scientifique pour la linguistique cognitive et la psycholinguistique. La thèse étudie le rôle du métalangage et le rapport entre oralité et écriture ; en outre, CSB montre l'importance de ces thèmes pour les applications didactiques et de réhabilitation et en particulier pour le système complexe d'écriture pour les sourds appelé *SignWriting* (SW).

MC tient à souligner la justesse de la démarche suivie dans la thèse. A cet égard, elle se réfère à deux points qui semblent acquis mais qui n'ont rien d'anodin, un sur le plan théorique et un sur le plan pratique. Sur le plan théorique, MC se réfère aux observations faites par CSB sur le rapport entre SW et l'API, observations que ce membre du jury partage entièrement. La candidate pense que chercher à établir des correspondances entre un système artificiel né pour les langues vocales et un système d'écriture comme le SW peut constituer un obstacle pour les recherches futures. Sur le plan pratique, MC se réfère aux observations de CSB sur la difficulté à juger de la facilité d'utilisation de l'écriture en SW. En effet, la candidate observe que les membres du laboratoire ont une conception différente du SW : le système n'est plus utilisé comme simple instrument de transcription mais devient, dans le groupe, un véritable système d'écriture. Comme le dit CSB à juste titre, ce rôle est décrété par les membres sourds du groupe et non imposé par les chercheurs entendants. Elle souligne que malgré l'apparente difficulté du système, les sourds qui utilisent la langue des signes italienne n'ont aucun mal à l'apprendre. Mais ce que MC tient à remarquer c'est que la facilité concerne tant l'écriture que la lecture, vu que le texte a été lu sans problème par les autres membres du groupe qui ne connaissaient pas le contenu.

MC souligne que la capacité métalinguistique s'exprime à travers une série extraordinaire d'opérations qui relèvent à la fois de la *synthèse* et de l'*analyse* ; ces opérations doivent encore être explicitées, du fait de leur complexité (y compris dans le cadre des recherches sur les langues vocales). Les opérations de *synthèse* sont normalement représentées par la capacité de transformer un texte dans un nouveau texte réduit : donner un titre et faire un résumé sont des exemples de cette capacité. Les opérations d'*analyse* transforment un texte en nouveau texte élargi ; surtout, la traduction montre qu'il est indispensable d'avoir une connaissance raisonnée pour passer d'un code linguistique à un autre. Dans tous ces cas, les signes d'une langue deviennent objet des signes d'une autre langue : la première langue devient *langage objet* d'une *métalangue*. Le locuteur/auditeur se rend compte qu'il passe d'un niveau à un autre.

Langage objet et *métalangage* peuvent coïncider, mais dans d'autres cas, le métalangage peut être représenté par des images, des formules et des symboles graphiques. C'est le cas de l'écriture et la thèse de CSB illustre de façon excellente les problématiques de l'histoire de l'écriture et des divers types d'écritures, en particulier dans la première partie de la thèse. Mais le thème fondamental est, d'une part, le rapport entre langues vocales (LV) et langues des signes (LS), et de l'autre celui entre écriture, LV et LS. Le débat sur la « naturalité » reste ouvert, encore aujourd'hui. Si les LV et LS sont des formes d'expression primaire et l'écriture une forme secondaire, il s'agit de décrire le *continuum* entre langage et métalangage de manière intéressante et provocante.

MC souhaiterait connaître en détail les diverses opérations métalinguistiques mentionnées dans la thèse (par ex., différentes versions de l'histoire utilisée dans les expérimentations, commentaires, insertions d'éléments qui favorisent la compréhension de la finalité du texte, ponctuation, erreurs, etc.), en particulier en rapport aux évaluations des sourds.

Après avoir fait ces remarques, MC aborde un autre thème, plus théorique. Les innombrables recherches menées sur la production et la compréhension écrite des LV n'ont pas encore fourni de résultats exhaustifs sur les processus qui mènent les utilisateurs à accéder à ce que l'on nomme techniquement le « lexique mental ». Dans les recherches de



psycholinguistique et de neurolinguistique, on fait une distinction entre l'accès à un lexique mental phonologique ou à un lexique mental écrit et on s'efforce d'expliquer l'interaction entre les deux pour la récupération des informations et des connaissances mémorisées. Dans la communication par signes, le lexique mental accomplit des fonctions différenciées, puisque la représentation phonologique est sûrement active chez les sujets entendants, mais non chez les sourds.

MC remarque que les travaux de recherche sur SW ont une importance qui dépasse les intérêts des chercheurs en LS : en essayant d'expliquer les modalités du processus de récupération des connaissances emmagasinées dans la mémoire lors de la lecture et de la compréhension de texte en SW, on fait la lumière sur les mécanismes cognitifs à la base de l'utilisation concrète des LV.

CSB utilise le modèle sémiologique de Cuxac et collaborateurs et MC souhaite savoir dans quelle mesure le modèle sémiologique permet de résoudre le problème fondamental de l'ambiguïté. CSB montre que le modèle sémiologique est fortement lié à l'expérience et au contexte et permet de résoudre les aspects liés à la compréhension et aussi à la production. Il constitue aussi la clé pour résoudre le problème capital de l'ambiguïté puisque les problèmes liés à l'ambiguïté en général (par exemple lexicale) peuvent être résolus avec la référence au contexte de communication.

En conclusion, MC affirme que le résultat final du travail est positif à plusieurs égards. En premier lieu, il présente des résultats précis sur les avantages mais aussi sur les limites de l'utilisation de SW avec des propositions concrètes d'amélioration du système d'écriture. En deuxième lieu, il fournit une contribution extrêmement utile au plan théorique, qui est présentée comme un fil conducteur dans les différentes parties du travail. La théorie et les résultats amènent immédiatement à songer à des développements futurs.

La présidente donne ensuite la parole à Antonio PERRI (AP), rapporteur. AP indique tout d'abord combien il regrette que son rôle de rapporteur pour la thèse remarquable de CSB soit la triste conséquence du fait que Elena Antinoro Pizzuto nous a quittés il y a deux ans.

Puis AP souligne que son propre engagement de plus en plus passionné pour les systèmes de notation des langues des signes (LS) lui vient précisément de l'enthousiasme qu'il avait vu en Elena, lorsqu'ils s'étaient rencontrés pour la deuxième fois en 2009. Elena lui avait rapporté la question, à son avis cruciale, posée par Alessio Di Renzo, jeune chercheur sourd lui aussi présent dans le jury de cette thèse. Monsieur Di Renzo, qui à l'époque était déjà en train de développer ses propres réflexions métalinguistiques sur l'écrit (en partant, bien entendu, de la langue vocale (LV) écrite si difficile à apprendre et comprendre par les sourds), venait de lui demander : « quelle est la différence entre écrire et transcrire ? ».

Il s'agissait en effet d'une question qui mobilisait toute une série d'idées reçues sur la nature de l'écriture (et de l'écrit), ainsi que sur leurs rôles respectifs dans les processus de communication. Si l'on admet — ce qui était et continue à être le point de vue d'AP — que la fonction originare de l'écriture n'a jamais été de simplement « noter » l'oralité mais qu'au contraire écrire suppose toujours une réflexivité (au moins) épilinguistique « bricolant » sur (et à partir) d'une langue « naturelle » pour construire des dispositifs éminemment visuels tout à fait « artificiels » qui visent l'émergence d'une « langue écrite » différente et dont les potentialités cognitives dépassent celles de l'oral ou lui sont complémentaires, il s'ensuit nécessairement que le fait de simplement vouloir « transcrire » les LS au moyen d'une notation *ad hoc* — comme l'on souhaite pour des finalités propres à la recherche scientifique, au même titre que l'API a été choisi et perfectionné pour les LV — ne peut aucunement remplir les fonctions socio-culturelles et socio-linguistiques d'une écriture puisque celles-ci résultent de l'émergence d'usages, de genres, de registres et de styles propres au texte écrit comme produit.



AP se souvient néanmoins qu'à l'origine Elena avait « choisi » le système SW pour des raisons éminemment scientifiques : ni la notation de Stokoe ni *HamNoSys* — notations conventionnelles linéaires, forgées sur le modèle des alphabets phonétiques des langues vocales — n'étaient en mesure de « donner à voir » les traits sémiotiques particuliers des LS tels que, par exemple, la « co-articulation ». AP avoue qu'il avait déjà été frappé par l'usage de SW à l'occasion de sa première rencontre avec Elena Antinoro Pizzuto, en 2002, dans un colloque organisé par le regretté M. Tommaso Russo Cardona. Elena savait bien que pour réussir à travailler *avec* les sourds, ceux-ci devaient accepter une notation dont la mise au point collective serait fondée sur des réflexions « diagrammatiques » faites par eux-mêmes. La nature sémiotique de SW en tant que système doué d'une structure bidimensionnelle, loin d'être perçue comme un fardeau cognitif insupportable, était en fait une source d'interrogations métalinguistiques infinies pour ses usagers, dans un processus ininterrompu de mise au point d'une norme que la thèse de CSB vise en partie à illustrer.

AP regrette en effet que la problématisation par la candidate de la question portant sur la « nature » de SW n'ait pas fait l'objet d'une analyse plus détaillée. Selon lui, CSB n'évite pas l'ambiguïté d'une approche qui ne se veut ni typologique (et linguistique) tout court, ni sémiologique, même si elle refuse d'appliquer au système les étiquettes classificatoires utilisées pour les LV. Les conclusions qui en découlent pour SW — qui « ne code directement ni le processus ni le résultat » (p. 160) du discours signé puisqu'il « donne au lecteur les éléments nécessaires pour pouvoir déduire l'un et l'autre » — auraient peut-être dû faire l'objet d'une analyse critique rétrospective des typologies développées pour classer les écritures des LV, en questionnant simplement la thèse « représentationnelle » et « logocentriste » du « codage » en tant que « correspondance » (signe-phonème, signe-mot), thèse critiquée notamment par Roy Harris à partir des années 1990. AP souhaite donc connaître l'avis de la candidate sur cette première remarque. Il faut du reste rappeler que les problèmes d'une « picturalité » qui doit être asservie à la « gestualité » — selon la définition du rapport écriture-langue (vocale) formulée par Louis-Jean Calvet — se posent d'une façon bien différente lorsque la « gestualité » de la langue est le même mouvement visuel articulé dans l'espace, mais quant à lui continu, des signes. On ne peut en effet procéder d'emblée à une discrétisation qui est par contre quasi-automatique lors du passage du continuum du son de la parole à sa contrepartie imagée.

La partie la plus novatrice de ce travail, selon AP, tient à la réflexion approfondie sur les objectifs qui visent en premier lieu les aspects didactiques, métalinguistiques et, dans une visée plus ample, les perspectives d'étude variationnelle de la Langue de Signes Italienne ou LIS (en modalité écrite), ainsi que les bases d'une recherche « surdo-centrée » en totale continuité avec l'approche développée par Elena Antinoro Pizzuto.

CSB en fait ne se limite pas à une analyse *in vitro* (on pourrait l'appeler aussi bien structurelle, ou non-contextuelle) des glyphes dans la classification de Sutton, avec toutes ses problématiques ou lacunes, dont les solutions seraient fournies soit par les mises à jour continues d'un système que son inventrice Valerie Sutton voudrait, par contre, considérer comme « fermé » comme tout alphabet, soit par la reclassification raisonnée que la candidate propose dans la dernière partie de sa thèse. Elle y ajoute deux autres perspectives *in vivo*, à savoir celle que l'on pourrait dire textuelle (visant une réflexion sur SW à partir de l'analyse ou de la « lecture en haut-signes » des textes) et finalement la perspective pragmatique, découlant des pratiques d'étude et d'expérimentation conduites avec le Laboratorio di Lingua dei Segni Italiana Scritta (LLISS). L'intégration de ces deux perspectives, tout à fait dans la ligne de l'orientation « contextualisante » de plusieurs courants de la linguistique contemporaine, constitue sans aucun doute pour AP l'aspect le plus important de la recherche : on a déjà souligné, en effet, que l'essor dans l'usage de SW y est présenté comme un phénomène d'émergence, et non en tant qu'opération de planification « imposée ».



AP souligne que le vrai noyau dur de la recherche est la description d'une sorte de « scriptogénèse » tout à fait inédite dans le domaine des écritures (on ne peut citer à ce sujet que le cas du hankul coréen, mais il s'agit d'une invention tout à fait rationnelle, scientifique et planifiée « par le haut », pour ainsi dire). Bien qu'inventé par Valerie Sutton en effet, SW a fait l'objet de restructurations et d'expérimentations successives durant plus de trente ans. Pourtant la prolifération de glyphes-vignettes en soi ainsi que les variantes et les glyphes *ad hoc* ne prouvent en rien que ce système serait inutilisable. On sait depuis longtemps comment un système d'écriture tel que le chinois, plus de trois millénaires après son émergence, représente, aujourd'hui encore, un défi pour notre raison graphique (selon l'expression de Viviane Alleton) et constitue pourtant un défi finalement gagné. Les presque 40.000 caractères chinois sont en effet encore là bien qu'un processus continu de simplification et de standardisation ait introduit des limites aux innovations incontrôlées et une norme d'usage rigide, sans pour autant ébranler les principes d'organisation interne du système (les clés, la syntaxe des traits et les règles de leur combinatoire).

AP souhaite connaître l'avis de la candidate au sujet de sa propre hypothèse : que pour ainsi dire sur le long terme, à la suite d'un usage de plus en plus fréquent comme outil d'écriture plutôt que de simple transcription, SW pourra se stabiliser dans ses configurations à travers une simplification même partiellement « aniconique » mais toujours « diagrammatique » dans l'organisation des ses unités minimales, tout à fait régulières et analogiques. Il pense en revanche que puisque dans le codage sous forme de logiciels la condensation d'informations dans une seule vignette et l'invention des glyphes *ad hoc* basés sur la fusion de glyphes préexistants sont toujours possibles, on peut sérieusement douter de la possibilité (voire de l'utilité) d'un codage de SW comme série de Codes Numériques Uniques (CNU) à l'intérieur du standard « typographique » Unicode.

Finalement, AP renouvelle ses félicitations à la candidate, dont le travail va peut-être aider aussi la communauté des sourds italiens. Parmi les effets déterminants d'un « passage à l'écrit » pour le statut de toute langue en effet, l'émergence d'un système d'écriture pose sur des fondements plus solides le problème d'une pleine reconnaissance juridique et académique de la LIS, encore pratiquement absente en Italie, ainsi que sa perception par les sourds et les entendants. Il en va de même de la qualité et de la profondeur des réflexions métalinguistiques sur la représentation des LS (notamment sur la LIS-Écrite, en tant que variété de langue elle aussi en cours d'émergence et de normalisation).

La présidente donne alors la parole à Christian CUXAC (CC), directeur de la thèse pour la partie française. CC commence par exprimer sa joie de voir ce travail terminé sous la forme d'un volume d'une grande qualité. Il s'agit d'un travail de recherche réussi qui s'est poursuivi dans des conditions particulières et délicates : Elena Antinoro Pizzuto, co directrice italienne de sa thèse décédait alors que CSB était à mi parcours de son travail de recherche.

Or, Elena Antinoro Pizzuto était non seulement la directrice du groupe de recherches du CNR composé de chercheurs sourds et entendants mais elle en était l'âme incontestée, insufflant une dynamique à l'ensemble du groupe. Des restructurations du groupe survenues après son décès ont fait que les réunions si riches autour de la question de l'écriture de la Langue des Signes Italienne qui se déroulaient du vivant d'Elena Antinoro Pizzuto, réunions dont l'observation constituait le cœur de la recherche de CSB, ont diminué en fréquence et en intensité. CSB a donc dû recentrer son travail de recherche sur l'évaluation linguistique des potentialités et de la pertinence de SignWriting (désormais SW), système destiné à transcrire et/ou écrire les langues des signes pratiquées à travers le monde. La qualité de cette thèse apporte la preuve que CSB a bien su gérer ce moment difficile.

La thèse s'ouvre sur une typologie concise des systèmes d'écriture des langues vocales (LV) et se poursuit par un état des lieux des différents systèmes de transcription et d'écriture



dédiés aux langues des signes (LS). CSB commence son inventaire par une critique en règle des gloses utilisées par la grande majorité des linguistes pour transcrire les LS, ces gloses ayant pour principal défaut de ne pas donner la possibilité au lecteur d'accéder à une représentation de la forme signifiante des énoncés. CC précise que dans les langues, on a affaire à des signifiés et non à des concepts indifférents à la forme linguistique des langues particulières, des signifiés s'inscrivant dans un paradigme de valeurs différentielles et sensibles à leur encadrement contextuel syntagmatique. Il rappelle à ce propos la belle formulation de Lacan : « le signifié a une structure de trou ». Et, même s'il est vrai que les signifiants entrent aussi dans un système de valeurs différentielles, ce sont eux, et eux seuls, qui permettent, dans un contexte donné, d'accéder à la face signifiée. Les gloses sont donc des leurres qui induisent qu'un signe est le strict équivalent d'un lexème de la langue (orale ou écrite) dominante.

Dès le début des années 2000, les sourds membres du groupe de recherche du CNR avaient choisi d'utiliser SW pour transcrire la Langue des Signes Italienne, reprochant aux autres systèmes en concurrence leur imprécision (la forme notée ne permet pas d'accéder à la forme réalisée), comme c'est le cas du système pionnier de Stokoe, ou leur manque de lisibilité, comme c'est le cas du système *HamNoSys*, émanation de celui de Stokoe dont il conserve les principes de base, mais dont l'exigence de fidélité est telle que le nombre de symboles et la complexité de leurs combinaisons ne permettent pas à un lecteur, même averti et de bonne volonté, d'accéder à la forme du message original. Au contraire, SW dans sa volonté de conservation iconique de la forme signifiante des messages est à la fois précis et assez facile à lire. D'autre part, sous l'impulsion d'Elena Antinoro Pizzuto, le groupe de chercheurs sourds s'est déterminé dans le choix du modèle sémiologique de description des LS élaboré par CC, qui leur reconnaît une spécificité par rapport aux LV : la possibilité de donner à voir tout en disant et en utilisant, pour ce faire, des structures dites « de grande iconicité » ou « de transfert ». Or, comme cela a été dit, SW est un système dont les représentations maintiennent les caractéristiques iconiques des langues des signes. C'est, de ce fait, le seul système, pour le moment, à pouvoir rendre compte des structures de grande iconicité tout en restant lisible.

Pendant plusieurs années, CSB, tout en participant activement au groupe de recherche, a enregistré les discussions internes au groupe et recensé les propositions visant à améliorer les performances de SW. Il s'agit autant de discussions métalinguistiques portant sur l'adéquation du système par rapport aux données structurales de la langue des signes que d'aménagements pragmatiques et fonctionnels. L'analyse minutieuse de CSB montre qu'au fil du temps les vignettes proposées par les locuteurs sourds notent systématiquement les expressions du visage et que chaque unité de sens réalisée se présente comme une matrice où différentes parties du corps interviennent. Ainsi, le fait d'avoir posé comme exigence du système que la notation soit la plus fidèle possible a amené les locuteurs à découvrir que la direction du regard et la mimique faciale sont bien des éléments indispensables à l'élaboration du sens. On assiste donc à un mouvement en boucle : l'affinement du système monte en puissance lorsque croît la connaissance épi et méta linguistique que les usagers ont de leur langue et, en sens inverse, les problèmes posés par la notation amènent ces mêmes usagers à découvrir des faits de structures pertinents pour leur langue. Cette partie de la thèse qui analyse finement les comportements métalinguistiques des chercheurs sourds confrontés au problème que pose la transcription de leur langue au moyen de SW est incontestablement du plus haut intérêt.

La deuxième partie de la thèse est consacrée au fonctionnement du système SW et à son évaluation : après un bref et clair rappel des principes de son fonctionnement, CSB décrit son évolution diachronique et ses restructurations successives. Elle conclut par une proposition de refonte importante et justifiée du système et accompagne sa proposition d'un projet de logiciel prenant en compte ses modifications et réajustements. Il s'agit là d'une partie extrêmement fouillée ayant nécessité un travail colossal, partie qui présente un intérêt certain pour tous



ceux qui, dans le cadre du traitement automatique des LS, ont impérativement besoin d'une formalisation visant à les transcrire.

CC pose ensuite une question à la candidate qui a trait aux caractéristiques du système : peut-on donner une idée de ce que serait SW par rapport aux systèmes d'écriture des LV si les principes de notation, propres à SW, leur étaient appliqués ? Cela ne reviendrait-il pas à noter -au même titre que le font les radiographies de profil de la cavité buccale- le résultat acoustique obtenu par la position des articulateurs buccaux à un instant t , figurée au moyen de schémas stylisés avec adjonction du rôle, voissant ou non, joué par les cordes vocales ?

Pour conclure, CC demande à la candidate si le principal défaut de SW qui, malgré sa facilité d'utilisation, repose sur une liste de plusieurs dizaines de milliers de glyphes, ne vient pas du fait que ce système n'est pas initialement renseigné linguistiquement. Tous les systèmes utilisés pour l'écriture des LV sont *a minima* implicitement précédés par une réflexion épi ou métalinguistique en amont sur les structures linguistiques des langues qu'ils sont chargés d'écrire. SW, au contraire, a comme point de départ l'ambition de noter le signal, d'où, dans cette volonté objectiviste d'épuiser le réel, une quête sans fin. CC rappelle qu'historiquement, l'écriture alphabétique des LV a précédé des considérations d'ordre purement phonétique. Même l'API est déjà un système de notation orienté phonologiquement. Que serait-il si, comme SW, il avait l'ambition, *mutatis mutandis*, de noter la réalité phonétique des sons d'une langue vocale sans tenir un minimum compte de leur rôle fonctionnel, s'il convenait de noter toute les différences purement acoustiques entre voix criée, chuchotée, enrhumée, voix d'homme, voix d'enfant, voix de femme ? Un tel filtrage linguistique en amont aurait sans doute évité à SW de regrouper dans une même catégorie de notation la direction du regard et les expressions du visage, alors que leurs rôles fonctionnels dans la grammaire des LS sont fondamentalement différents. Il aurait permis aussi de ne pas associer dans un même glyphe orientation et configuration de la main ce qui a pour double effet de générer des problèmes de notation extrêmement difficiles à résoudre tout en multipliant le nombre de glyphes de manière inconsidérée. Enfin, si les paramètres de formation d'une unité lexicale en LS peuvent avoir une valeur morphémique, ainsi que le pense le modèle sémiologique, alors la notation SW, en associant systématiquement configuration et orientation conduit inévitablement à ne pas prendre en compte ce phénomène.

Très satisfait par les réponses claires et bien argumentées de la candidate, CC l'assure du plaisir qu'il a eu à diriger cette thèse et lui renouvelle ses félicitations.

Dominique BOUTET (DB), co-directeur pour la France, s'exprime ensuite. Il dit tout d'abord son admiration pour le travail que la candidate a réalisé en plongeant dans un système graphique aussi touffu, un système dont les linéaments sont si opaques et dont les objectifs se perdent parfois dans le nombre de glyphes.

Au fond, selon DB, le travail qui attendait CSB sans qu'elle le sache était de remettre de l'ordre dans ces 37 000 glyphes. C'était de trouver de la cohérence, de comprendre l'évolution d'un système de notation apparu dans les années 1970, de mettre à jour les raisons profondes et systémiques d'un emballement du nombre de glyphes ces dernières années. De rendre compte des motivations des personnes qui à Rome par exemple ont adopté ce système graphique et peut-être d'écriture et d'en rendre compte notamment à travers leurs productions. Cette réflexion sur le système *Sign Writing* (SW) a été menée avec beaucoup de constance et parfois d'abnégation. Elle a débouché sur la nécessité d'apporter une restructuration du système, une simplification dans la hiérarchie, d'établir quelques règles de composition. DB trouve pour sa part que c'est la principale contribution du travail de CSB. Certes l'étude réalisée est protéiforme et vaste. Elle touche à des domaines très variés. Les propos tenus — remarques et questions — seront centrés néanmoins sur le système graphématique en lui-même. Ces remarques seraient évidemment impossibles sans le travail de mise à plat et



d'explicitation que CSB a réalisé. Aussi les remarques critiques faites sur le système SW partent-elles de ce qui est remonté de l'immersion totale dans ce système à laquelle CSB a convié l'ensemble des membres du jury. Si la descente le long de ce travail a pu être brutale parfois, il faut dire que la plongée était en eaux profondes. On s'habitue à une nouvelle lumière à mesure qu'on avançait dans la lecture mais déjà on passait à autre chose. DB voudrait revenir sur ces instants et demander le point de vue de l'impétrante.

CSB mentionne dans les premiers systèmes d'inscription et évidemment pas encore d'écriture, le fait statistique que découvre Leroi-Gourhan dans des grottes ornées disséminées en Europe dans lesquelles les premiers Homo Sapiens peignent un bestiaire nombreux, une relation entre la proportion d'animaux : chevaux, cervidés, bisons, bouquetins et la proportion des empreintes de mains qui figurent dans ces grottes, empreintes qui ont des configurations différentes puisque certains doigts peuvent être repliés. Ainsi Leroi-Gourhan découvre la même proportion entre le nombre de bisons représentés dans les grottes (49% des animaux) et une configuration où les dernières phalanges des doigts sont repliées qu'on retrouve dans 47% des empreintes de mains. La proportion de représentation des cervidés va statistiquement de pair avec une configuration manuelle pour laquelle l'annulaire et l'auriculaire sont repliés. Leroi-Gourhan note qu'il pourrait s'agir d'un proto-système de représentation d'animaux. Ce qui semble particulièrement intéressant est que la main n'est pas ce qui permet d'inscrire une trace comme dans toutes les formes d'écriture, qui viendront bien plus tard, elle vaut pour elle-même, elle fait sens dans ses différentes configurations.

DB souhaite avoir l'opinion de CSB sur le fait que désormais on confie à la main le tracé d'une écriture ou d'une notation d'ailleurs, alors qu'on pourrait lui confier autre chose que le seul rôle d'inscrire une trace qui elle seule fait sens, c'est bien la trace qui porte l'écriture ce n'est pas le tracé. On pourrait par ex. confier à la main le rôle de tracer un glyphe mais en plus dans le tracé même de cette trace, on pourrait trouver du sens, parce qu'on aurait une analogie par exemple avec ce qui est fait dans la langue des signes lorsque la main produit le signe.

DB exprime un regret à la lecture de l'ensemble du travail, le fait que la première partie dans laquelle sont présentés les différents systèmes d'écriture n'ait pas été plus mis en regard des choix effectués par SW. Il est fort possible que ce contraste ait pu aboutir à dégager les principes de SW qui se diluent parfois dans ses excroissances glyphiques. Puis il souhaite connaître la réaction de la candidate sur le fait qu'un système comme *HamNoSys* composé de 210 glyphes ou bien un système comme *Sign Font* composé de 90 glyphes, puissent coder à peu près autant de signes que SW, SW qui compte actuellement 37811 glyphes. Qu'a-t-on à gagner au fait qu'une écriture soit un calque de la réalité ?

Dans la thèse, il est écrit que SW a le potentiel d'un véritable moteur métalinguistique, obligeant les scripteurs à réfléchir sur la segmentation, sur le choix des glyphes, sur la pertinence de tel ou tel mouvement. Par-delà la réflexion métalinguistique que cela permet ne s'agit-il pas plutôt de réflexions simplement représentationnelles ? Et parce que SW présente un nombre très important de glyphes les questions sur leur choix dans tel ou tel cas seront sans fin (comme la candidate le souligne d'ailleurs), puisque les règles sont impuissantes à fixer la segmentation, les questions seront sans fin aussi. Tout système de notation a un potentiel métadiscursif certes, mais SW souffre d'un potentiel épigraphique. On écrit sur SW, on réfléchit sur SW, on ne réfléchit pas avec ? DB souhaite connaître ici aussi la réponse que CSB fera en réaction à cette remarque.

La candidate a révélé certaines incohérences de SW, notamment le fait que le glyphe d'une configuration pouvait rester le même dans le rapport de ses parties alors même que l'orientation générale de la main pousserait à inverser la position des doigts. Cela dessine une hiérarchie qui continue à aller dans le sens d'une figuration générale. La figure prévaut sur le principe de l'angle de vue. Les mêmes incohérences ou les mêmes limites de la volonté iconique figurative de SW apparaissent pour le mouvement et les flèches qui le représentent,



ceci a également été parfaitement mis au jour dans ce travail. Il semble qu'il y ait plusieurs raisons à cela toutes liées de manière consubstantielle à cette volonté figurative.

Première raison, la rotation du mouvement comme des configurations qui constituent un élément clef de la composition de SW se veut exhaustive à 360° dans tous les plans quoique parfois lacunaire. Cela pose un problème de conception même. SW ne représente que la main dans le membre supérieur. Or la main n'est pas un mobile libre de ses mouvements, elle est rattachée et gouvernée par une mécanique plus complexe celle de l'avant-bras et du bras. On ne peut pas figurer sans une bonne connaissance de ce que sont ces liens anatomiques, on ne peut pas représenter des positions d'un élément distal comme la main sans comprendre la physiologie qui la meut.

Deuxième raison, plus complexe, et qui est liée au fait que la main gauche et la main droite ne sont pas superposables dans l'espace. Ce sont des objets chiraux, c'est-à-dire l'image l'une de l'autre dans un miroir : la main gauche a une orientation propre qui est différente de l'orientation de la main droite. Citant ici un article de Kant intitulé « Premier fondement de la différence des régions dans l'espace », DB souligne que le fondement d'une détermination complète d'une forme corporelle ne repose pas exclusivement sur le rapport et la situation de ses parties les unes par rapport aux autres, mais sur un rapport qu'elles entretiennent avec l'espace absolu. Ce qui permet de ne pas confondre la main gauche avec la main droite, leur orientation propre ajoute en fait deux orientations singulières à l'orientation générale de l'espace de signation. Ces orientations manuelles suivent celles-ci dans les différentes positions mais la difficulté est là, ces positions et donc ces orientations ne sont pas situées par rapport au corps dans SW. SW n'arrivera jamais à représenter toutes les positions de la main dans différents plans si elle reste figurative. C'est impossible.

SW cherche à être systématique dans la représentation de l'orientation et de la configuration depuis une dizaine d'années. Le résultat est une multiplication assez vaine du nombre de glyphes et encore une fois la candidate l'a très bien montré. Mais au fond cette multiplication du nombre de glyphes n'est qu'une conséquence. Pour figurer toutes les positions, on assiste avant tout à la multiplication des plans de représentation (horizontaux, verticaux, sagittaux, diagonaux même), des points de vue sur la scène (embarqué, celui du locuteur sur ce qu'il fait, en perspective cavalière, en même temps frontal et du point de vue du récepteur pour le visage, mais aussi en même temps parfois latéral sur la main). Multiplication des Plans et des points de vue. Tout ceci ressemble fort à l'arrivée du Cubisme. S'agit-il de cela ? Si c'est le cas, cela permet-il d'aller vers une forme d'abstraction, ce qui est sans doute nécessaire si on veut réduire de manière drastique les glyphes et s'affranchir de la figuration ou bien cette inflation de glyphes ?

Après avoir fait ces remarques et posé ces questions, DB redit combien CSB a révélé les potentialités d'un système graphique, mais également combien elle a su mettre au jour les attentes et l'investissement d'une communauté. En outre, cette recherche sur un système graphique qui semble plutôt relever d'une figuration que d'une écriture, selon DB, mais qui a l'avantage de présenter une lecture très rapide, est intéressant comme système de représentation et donc d'interrogations heuristiques de la représentation de phénomènes symboliques faits dans et avec des espaces. DB souligne que CSB a fait preuve de cette démarche pour aller aussi loin dans la déconstruction de cette taxonomie et comme tout travail critique, il augure bien d'une construction à venir sur de nouvelles bases que cela soit fait avec SW ou avec un autre système graphique.

Après avoir répondu aux remarques et questions, CSB redit sa volonté de continuer à travailler sur un tel système.

La présidente donne alors la parole à Alessio DI RENZO (ADR). ADR s'exprime en Langue des Signes Française (LSF) mais précise que, ne maîtrisant pas parfaitement cette langue, il



l'intégrera ici avec la langue des signes internationale. Il prend la parole, dit-il, en tant que membre de l'unité de recherche *Sign Language and Deaf Studies* (SLDS, anciennement LLISS), qui, il le rappelle, a été dirigé pendant dix ans par Elena Antinoro Pizzuto, codirectrice en cotutelle. Comme tient à la redire ADR, Elena Antinoro Pizzuto n'a malheureusement pas été en mesure de suivre la composition de la thèse de CSB. La désolation et la joie de ADR sont ainsi présentes en même temps ici, au sein de ce jury.

ADR souhaite souligner différents points. En premier lieu, le système SW s'applique sans devoir passer par des dessins ou des systèmes de notation linéaires (comme les gloses en LV ou les autres systèmes de symboles monolinéaires). Ce système présente différentes potentialités, allant des fonctions d'un système d'écriture émergent à celles d'un système de transcription.

Travailler sur la transcription en utilisant un système de notation autre que SW, c'est, selon ADR, comme avoir une bouteille de verre cassée en mille morceaux et essayer de la remettre en forme dans un espace linéaire : il est impossible sur de telles bases de reconstruire un discours signé.

SW au contraire présente des caractéristiques descriptives avec des règles bien précises et codifiées qui permettent de respecter les formes signifiantes de chaque langue des signes, étant très proche en cela de l'API (dans notre cas l'ISWA). ADR y insiste : il ne s'agit pas d'un système qui utilise des dessins pour représenter les langues des signes. De plus, dans les exemples de SW, la vignette est associée à un terme en français écrit, et non à une image. Il est d'ailleurs probable qu'appeler « vignettes » les unités représentées en SW risque d'induire une représentation erronée de la nature de ce système comme étant fondé sur le dessin. Selon ADR, CSB aurait dû intégrer dans sa thèse un paragraphe détaillé sur la terminologie la plus adéquate pour ce domaine de recherche, pour éviter les équivoques, la candidate sachant en effet que le mot « vignette » en italien est utilisé pour parler des bandes dessinées. Au sein du laboratoire LLS sont précisément utilisés des termes qui ne se rapportent pas à l'idée d'image, comme par exemple « unité graphique ». Chaque unité graphique est composée de différents « glyphes », et les unités graphiques se combinent pour former à leur tour un discours signé.

Second point, ADR souligne que CSB s'est focalisée sur ce travail de classification, à l'aide du logiciel, avec une telle concentration que le risque était grand pour elle de se détacher complètement de la réalité de la communauté, des règles et de l'histoire de la langue des signes. Et même si parfois le lien a pu se relâcher, elle a toutefois réussi à maintenir un équilibre relatif entre les aspects virtuels et réels.

ADR tient à saluer le travail exhaustif et d'une grande clarté que CSB a su réaliser, concernant la révision de la classification de V. Sutton, qui, au fil des années, à chaque apparition de nouveaux glyphes, s'est étoffée jusqu'à devenir de plus en plus obscure.

Le travail mené par CSB a en outre permis de créer deux prototypes de logiciels (Sign Manager et SWift) très importants, même s'ils sont encore en phase de développement.

ADR souligne ensuite que les *Annexes* sont très riches en textes composés en SW, à partir de la Langue des Signes Italienne, mais toujours sans gloses attendant aux vignettes. Si l'on trouve bien en dessous de la composition en SW la traduction en français écrit de l'ensemble de l'histoire, aucune des vignettes, ou même aucun ensemble de vignettes composant une phrase, n'est associé à sa glose ; ceci, selon ADR, rend le document difficilement accessible. De même dans le corps de la thèse, ce ne sont pas des séquences complètes qui sont représentées, mais souvent une vignette isolée, avec sa traduction en français.

Finalement, ADR tient à conclure en soulignant que, de façon spécifique, CSB a réalisé un très bon travail de réorganisation des commentaires, des observations, des propositions nées des différents membres du laboratoire. Il s'agit d'une véritable expérimentation du système SW dans son application à la Langue des Signes Italienne. Ainsi, grâce au travail (presque

comparable à celui d'un journaliste d'investigation) réalisé par CSB, on a maintenant une trace du travail réalisé au LLISS qui, ainsi, ne sera pas perdu.

Brigitte GARCIA (BG), présidente, prend finalement la parole. Elle souligne d'abord en quoi cette soutenance constitue un moment important, moment d'aboutissement de ce beau travail de thèse que BG a suivi de loin en loin, au fil des interventions de CSB dans son séminaire de Master. Mais l'importance du moment tient aussi, pour BG, au caractère exceptionnel de ce qui a servi de socle à cette thèse : le travail initié par Elena Antinoro Pizzuto et Paolo Rossini il y a près de 15 ans, pour constituer et *faire vivre* au quotidien et sur le long cours un groupe de recherche sur la LS où tout soit, à tous égards, « surdo-centré ». Elena, irremplaçable, devrait pouvoir être là. BG lui rend un très fort hommage, comme au LLISS, groupe de recherche que ses modalités de fonctionnement font unique au monde.

Au-delà, BG se dit très heureuse de présider le jury de soutenance de cette thèse dont le sujet est en lien étroit avec ses propres recherches sur sourds/écrit/LS et, plus largement, sur la question, passionnante et complexe, de l'éventuelle émergence d'une forme écrite/d'une écriture pour ces langues d'un autre type que sont les LS. BG dit en être d'autant plus heureuse qu'elle se joint largement aux éloges déjà adressés à la candidate. La thèse de CSB a de fait consisté en un travail considérable de déconstruction et reconstruction de SW, système (mais est-ce vraiment un système ?) instable et d'un type sémiologique si singulier, que CSB a en outre appréhendé à la fois dans l'extrême détail de ses principes sémiographiques et à travers l'analyse, à multiples entrées, du corpus de textes qu'il a permis de produire. Cette analyse des textes a elle-même été menée : a) du double point de vue de la production écrite et de la lecture et b) du double point de vue de l'écriture et de la transcription. A cette investigation kaléidoscopique s'ajoute encore l'important volet des réflexions et conceptions en vue de l'optimisation des logiciels devant permettre une exploitation de SW pour la documentation et l'exploitation des corpus numérisés de discours en LS, questions cruciales s'il en est. Malgré ce travail de dentellière qui la sous-tend, la thèse est remarquablement claire et sa structuration particulièrement bien pensée et pédagogique, ceci en harmonie avec un objectif qui tient à cœur à la candidate, celui d'une optimisation de l'enseignement/apprentissage de SW. S'ajoute enfin à tout ceci un impressionnant travail de schématisation et de visualisation, dont BG salue la grande qualité et l'évidente fonctionnalité. En termes et de contenu et d'objet, le travail ainsi réalisé était selon elle indispensable et va à ce titre constituer une référence incontournable.

BG ne retiendra ici que quelques-uns des nombreux questionnements suscités par la thèse. Mais elle tient en premier lieu à moduler certains des propos tenus par CSB (p. 155 et ss) quant aux conclusions sur SW proposées dans le projet français *LS Script*, dont BG avait assuré la direction. BG précise tout d'abord que, contrairement à ce que dit CSB, il ne s'y agissait pas de critiques « négatives », ni surtout définitives, sur SW, pour une raison essentielle : là où, précisément, CSB a pour ses analyses bénéficié de l'exceptionnelle expérience de ces 6 adultes experts sourds de SW, il n'y avait en France qu'une seule connaisseuse sourde de ce système, point que le Rapport *LS Script* souligne avec insistance pour nuancer ses conclusions. BG rappelle en second lieu que les expérimentations les plus poussées menées sur SW dans ce projet ont concerné les très jeunes enfants sourds (maternelle, CP et CE1). Les problèmes d'enseignement et d'apprentissage mis en évidence par l'étude, liés au point de vue émissif singulier adopté par SW et au dispositif de face-à-face propre à toute situation d'enseignement et alors que chez ces très jeunes enfants la latéralisation n'est cognitivement pas encore installée, restent certainement entiers. Par ailleurs, alors que CSB annonce que sa thèse va y apporter une réponse « naturelle », il semble à BG que plusieurs problèmes soulevés par *LS Script* au sujet de SW demeurent au final et, en particulier, ceux qui concernent la segmentation. Certes, la thèse montre combien



la *pratique* de SW par les experts sourds est féconde et heuristique quant aux problématiques de la segmentation du discours en LS. Néanmoins, la variation inter-scripteurs reste de fait très importante, au double niveau du glyphe et de la vignette et ce aussi bien dans l'écrit que dans le transcrit. Mais surtout, CSB ne mentionne pas ce qui était pourtant l'aspect de SW qui avait suscité le plus de réserves dans *LS Script*. Le fait que, par-delà l'originalité des principes sémiographiques qui le fondent et le distinguent de l'existant, ce système *repose* sur une réduction des 3 dimensions de l'espace de signation aux 2 dimensions de l'espace graphique *tout en visant* à une représentation analogique et absolue de cet espace. A cet égard, selon BG, les limites engendrées demeurent, notamment dans la question irrésolue et quand même majeure de la notation de la direction des pointages (cf. p. 308). En revanche, BG tient à dire que CSB l'a tout à fait convaincue quant à ce qu'elle pensait, à tort, être une dimension très problématique de SW : sa lourdeur et le coût cognitif induit par son apprentissage.

BG souhaite par ailleurs souligner l'une des grandes conclusions qu'elle tire, personnellement, du travail de CSB. Vouloir représenter graphiquement des LS nous place dans une situation inédite, très différente de celle des LV non écrites : il s'agit de penser *en même temps* écriture et transcription pour un type de langues qui ne peut faire fond sur aucune tradition scripturale propre. Deux questions soulevées dans *LS Script* étaient d'une part celle de l'intérêt d'une option représentationnelle et figurative, d'autre part de savoir dans quelle mesure — dans ce contexte singulier — il faut que le système graphique, son type d'unités, sa systématisme, soient ou non appuyés, en amont, sur un savoir (méta-)linguistique construit quant à la langue à « scripturariser ». Or il semble à BG qu'il y a, indirectement, quelques éléments de réponse dans ce que montre abondamment la thèse (sans pourtant peut-être le dégager comme tel) qui est que, même pour ces tout débuts d'émergence éventuelle d'une forme écrite/d'un système d'écriture, une représentation graphique ne peut être un reflet de la forme parlée/signée de la langue, ni même (surtout) de la langue tout court ou en tout cas pas sur un mode terme à terme ou bijectif.

Ceci ressort, tout d'abord, de la mise en évidence, dans les pratiques des experts sourds, de la forte prévalence du critère de la *lisibilité* (et, en symétrique, côté production, de l'ergonomie) sur la précision/la fidélité, voire sur le savoir linguistique. Et ceci concerne justement les choix de segmentation (v. par ex. p. 309-10 et 344 et ss, où il est montré que les contraintes de lisibilité conduisent à des choix délibérés de sursegmentation ou, autre cas, au choix de segmenter plutôt par les mains que par les expressions faciales ou le regard). Répondent à ce même critère de lisibilité les nombreux cas où les choix de ne pas inscrire tel ou tel glyphe procèdent du désir d'éviter une surcharge visuelle de la vignette (p. 293-4). Relèvent encore de cette contrainte majeure, quoique différemment : ces cas où, la « sensation » censée guider le choix du glyphe de contact ou de type de mouvement s'avérant indécidable, le choix final est dicté par la lisibilité (288 et ss) ; le rôle à part du glyphe « rond du visage », qui vaut non pour lui-même mais comme repère pour la lecture des autres glyphes, etc. Ensuite, et outre la question très révélatrice des « règles purement graphiques » et du grand nombre de variantes qu'elles entraînent, outre également cette belle contrainte de « tranquillité visuelle » qu'ont mise en avant ces experts sourds (415), BG relève une ambivalence majeure du choix même de ne pas noter tel élément : ce peut être soit parce que ce qu'il représente est jugé « non pertinent », soit, et c'est très différent, parce que c'est jugé non marqué (« par défaut »). Bref, tout ceci selon BG illustre à quel point on est nécessairement éloigné d'une quelconque *re-présentation*, d'un reflet, et qu'il en irait de même si le système se fondait directement sur une rationalisation métalinguistique. Et ceci tout simplement parce que la modalité visuo-graphique et le dispositif du lire/écrire (qui en fait partie) imposent leurs propres contraintes.

Toute écriture, mais aussi toute transcription, est bien ainsi inévitablement, *dès lors qu'elle commence à fonctionner*, un « interprétant sémiotique de la langue » (Marie-José Béguelin).



Mais avec SW, il y a encore autre chose, que montre très bien la thèse, qui tient à ce qu'il est une pure notation de signifiant et que la fonctionnalité visée (*le critère d'évaluation*) est qu'il permette une reconstruction de la forme signifiante. Dans la partie de sa thèse où CSB cherche à évaluer le type d'écriture que constitue SW, à travers notamment la très intéressante comparaison avec le Hangul, ce qu'elle en conclut est que les glyphes ne correspondraient en fait qu'à des indices visuels (des traces) permettant la reconstruction du signifiant. Or c'est ici que différents choix sont possibles, la possibilité de reconstruire étant, en outre, tributaire des compétences linguistiques des scripteurs-lecteurs. La question heuristique selon BG pourrait alors être de savoir pourquoi certaines traces sont plus « efficaces » que d'autres. Mais il n'y a en revanche que peu de pertinence à la question de savoir si les glyphes correspondent à des unités « phonétiques » ou « phonémiques », ou à des composants forme-sens ou, plus largement, à des unités linguistiques (cf. la critique de Penny Boyes-Braem 2012 à l'égard de SW sur laquelle revient plusieurs fois CSB). Il semble à BG qu'il faut au contraire se prémunir pour les LS (quel que soit le système) de *l'illusion* de représentation linguistique qu'ont générée les écritures de type alphabétique (et à leur suite l'API). Il faut bien plutôt mesurer l'incidence que cet *effet d'optique* a eu sur la linguistique des LV (voir à ce sujet les travaux de Cao, de Robert Port, de Federico Albano Leoni, entre autres). Tout ce que CSB décrit des pratiques de SW, pour écrire comme pour transcrire, illustre cet effet de trompe-l'œil quant à la nature des « unités » de la langue que génère, par nature, sa scripturisation.

Une question cruciale, à l'arrière-plan, est celle de ce que peut être un système de transcription pour les LS. Comme le rappelle CSB, Elena Antinoro Pizzuto avait mis en exergue les biais très dangereux induits par ces pratiques dites d'annotation fondées sur la soi-disant « glose » — en fait un mot de la LV — *a fortiori* quand ils sont utilisés dans le cadre de descriptions qui marginalisent les unités non conventionnelles (unités de transfert). Elle soulignait à cet égard l'importance capitale qu'il y aurait, dans les logiciels d'annotation multimédia notamment, à disposer d'un système de représentation de la forme signifiante. BG souscrit depuis longtemps à l'importance de cette mise en garde contre les « représentations » *via* les mots de la LV, qu'elle a elle-même souvent exprimée. Elle en ajoute une autre cependant, qui est l'importance de ne pas tomber dans une autre illusion : celle selon laquelle un système comme SW ou tout autre système graphique pour les LS pourrait refléter de manière directe les unités, structures et principes de segmentation de la langue.

Pour finir, BG adresse diverses questions plus localisées à la candidate. Elle souligne notamment que rien n'est précisé quant aux métadonnées des scripteurs-lecteurs sourds des corpus de LIS transcrite et de LIS écrite et, en particulier quant à leur parcours linguistique et éducatif, leurs rapports à leurs langues et notamment à l'italien écrit : ceci est-il volontaire ? CSB ne pense-t-elle pas que ces éléments peuvent éclairer certaines des différences observées dans ces corpus (voir par exemple p. 299 et surtout 330-342 de la thèse) ? De même, peu de choses sont dites du fait que les 6 experts SW du groupe sont, tous, acquis au modèle sémiologique. BG se focalise finalement sur la création du glyphe « regard sur l'interlocuteur », qu'elle juge très révélatrice. Ce glyphe est en effet le seul qui ait une valeur directement métalinguistique et il tranche « physiquement » sur tous les autres : selon CSB, est-il envisageable, avec le système tel qu'il est, que d'autres glyphes de cette nature émergent ?

CSB ayant répondu dans la limite du temps et des informations disponibles, la présidente se déclare satisfaite, lui renouvelle ses félicitations et déclare la soutenance terminée.

Le jury se retire ensuite pour délibérer puis le résultat est proclamé par la Présidente du Jury : Claudia Savina BIANCHINI a été jugée digne du titre de Docteur (« Nouveau régime » défini par l'arrêté du 30 mars 1992) en Sciences du Langage (Université Paris 8) et en

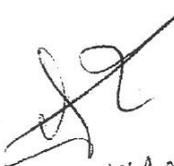


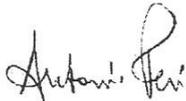
Philologie Romane et Linguistique Générale (Université de Pérouse), avec la *Mention Très Honorable avec Félicitations du jury à l'unanimité*.

Le texte rédigé par le jury pour justifier les félicitations est le suivant :

La thèse de Claudia Savina BIANCHINI, intitulée *Analyse métalinguistique de l'émergence d'un système d'écriture des Langues des signes : SignWriting et son application à la Langue des Signes Italienne (LIS)*, constitue un travail pionnier et une entreprise colossale de déconstruction-reconstruction d'un système de transcription/écriture d'une langue des signes spécifiquement complexe et qui n'avait jusqu'alors fait l'objet d'aucune recherche doctorale. Outre la précision des résultats obtenus et les très concrètes propositions de reclassification et d'optimisation du système auxquelles aboutissent la thèse, celle-ci fournit des outils méthodologiques transférables à l'analyse d'autres systèmes graphiques.

La qualité de la thèse, de la soutenance et des propositions méthodologiques ont justifié la proposition d'assortir la mention *Très Honorable des félicitations unanimes du jury* à l'issue de la discussion et du vote de ses membres réunis en délibération.

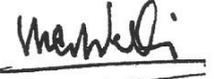

C. CUXAC


A. PERRI


B. GAZE


J. BONTET


ABESSIO PIRENZO


M. MELLI

